



**ENTREVUE**  
La voix d'Eric Burdon  
Page E 4



**LIVRES**  
Passer Freud à tabac  
Page E 8

# CULTURE ET LIVRES

## De la banalité du mal

Michel Folco décrit audacieusement Adolf avant Hitler

STÉPHANE BAILLARGEON

Décidément, Michel Folco n'est jamais où on l'attend. D'où les charmantes et très déstabilisantes surprises réservées à ses lecteurs d'un livre à l'autre. Après avoir établi une longue trame historique autour de la lignée des bourreaux Pibrac (*Dieu et nous seuls pouvons*), le romancier français a fait bifurquer sa narration pour suivre la destinée des quintuplés Tricotin, Charlemagne en particulier, obsédé de vengeance, meneur de meute devenu général-baron d'empire (*Un loup est un loup, En avant comme avant*). Dans son avant-dernier livre (*Même le mal se fait bien*), le raconteur truculent et très macaronique présentait la descendance du malin tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle pour finalement expliquer que

Folco insère ses propres délicieux et divertissants délires dans les interstices de la réalité

tantinet goethien mais parfaitement synthétique: *La Jeunesse mélancolique et très désabusée d'Adolf Hitler* (Stock). Il n'y est finalement question que de ça, que de la biographie d'un personnage connu, trop connu, qui allait avoir une certaine importance pour la mauvaise suite des êtres et des choses.

Cette fois, la trame court du vendredi 20 mai 1871 au dimanche 28 juin 1874. Soit du jour où Alois Schicklgruber, père d'Adolf, se fait demander par son oncle Nepomuk de prendre le nom de Hiedler (qui deviendra Hitler sous la plume cacographie d'un curé de village) jusqu'à l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, événement détonateur de la Grande Guerre, mais aussi de l'importement de l'Europe et du monde dans les totalitarismes.

Entre les deux, le succulent et très habile récit mêle le vrai et le faux, l'histoire et l'invention, pour composer un portrait de famille et d'époque aussi passionnant que crédible. On en oublie presque l'inscription de ce livre dans une saga fictionnelle beaucoup plus large, jusqu'à se surprendre à croire presque tout, y compris ce qu'on sait sorti de l'imagination féconde et très divertissante du faiseur de contes.

Tout y passe et tout y reste. La naissance inattendue du poupon Adolf, le 20 avril 1889,

VOIR PAGE E 7: FOLCO



## Les facettes de Robert Glasper

C'est à tous les Robert Glasper que Montréal aura droit cette semaine. Le Glasper reconnu qui anime un des trios les mieux cotés du jazz. Le Glasper audacieux qui tentera un duo inédit avec Terence Blanchard. Puis le Glasper hip-hop pour un soir avec Bilal. En toute chose, l'un des événements de ce FIJM.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

L'an dernier, Robert Glasper a beaucoup déçu au Festival international de jazz de Montréal (FIJM). En ce sens qu'il n'est pas venu. Et que le concert prévu avec le rappeur Mos Def a été annulé, faute de Glasper. On lui en veut? Un peu, mais beaucoup moins depuis qu'on sait qu'il rappellera en grand cette année. Trois fois plutôt qu'une, pour un déploiement complet de talents.

En débattant le dernier album de Robert Glasper, on s'est dit qu'il nous faisait une blague, au public de Montréal. Parce que l'album s'appelle *Double Booked* et que c'est ce qui s'est passé l'an dernier: après avoir accepté le contrat au FIJM, Glasper s'est dégoté une place dans le groupe de tournée du chanteur R&B Maxwell. Deux contrats, une seule date, impossibilité pratique. Montréal a sauté.

Toutefois, après vérification dans le livret, on conclut que Robert Glasper a fait du double engagement une habitude. Car le *«Double Booked»* de l'album ne fait pas référence à Montréal, mais plutôt à une autre confusion du genre, où Glasper avait accepté des contrats simultanés avec deux groupes différents. À part dans une blague mettant en cause Gregory Charles, on voit mal qui pourrait s'y coller, à jouer de tous les côtés.

Ces problèmes d'agenda ont toutefois une explication simple qui tient à la personnalité musicale bipolaire du pianiste: une face jazz, l'autre hip-hop (exactement comme sur son dernier disque, mi-jazz acoustique, mi-jazz hip-hop). Talent égal dans les deux champs, et des

demandes constantes de la crème des deux milieux pour qu'il se joigne à tel ou tel projet. Alors, forcément, parfois, ça coince sur le calendrier.

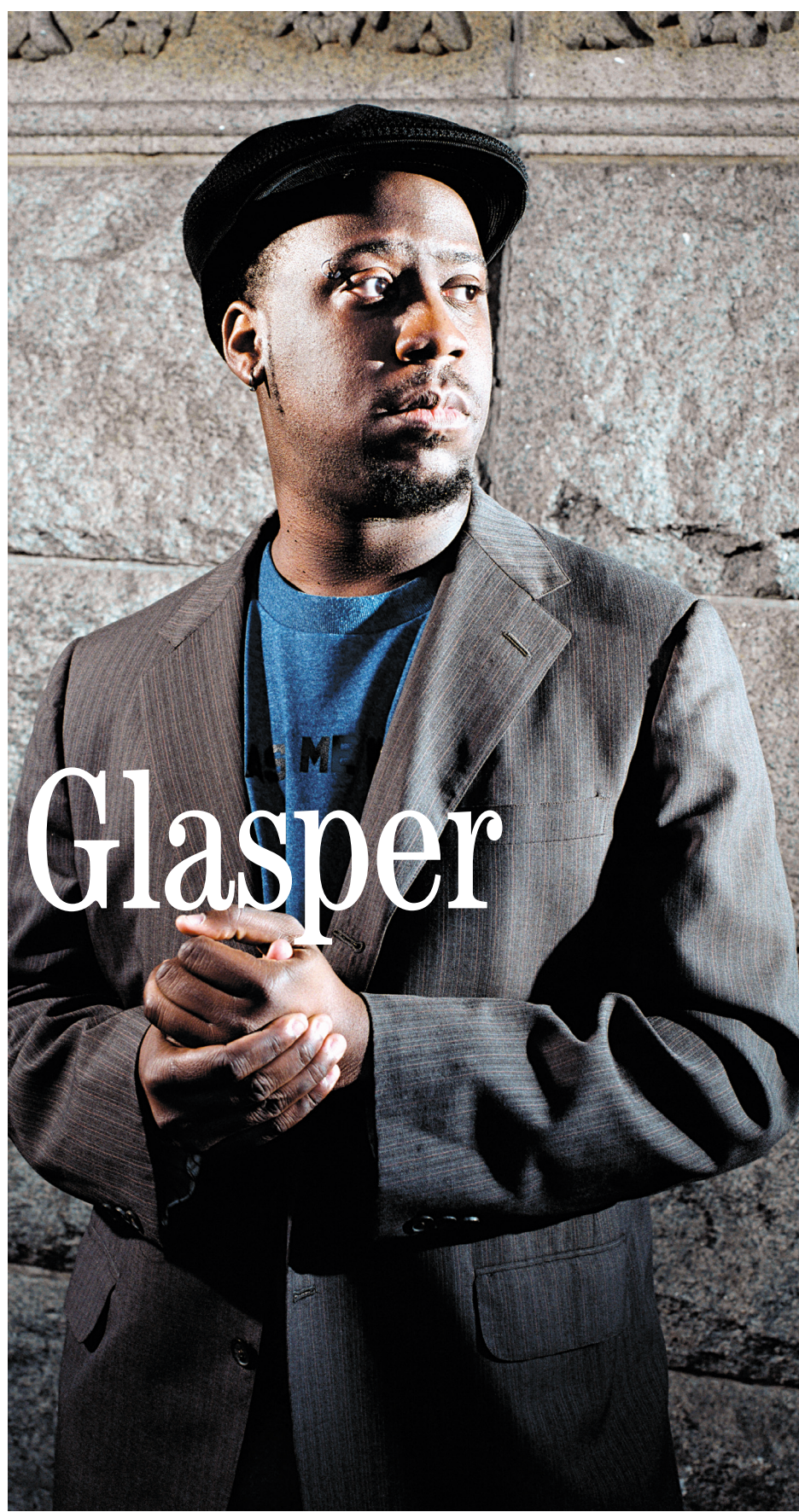
Au bout du fil, Glasper rigole de ses mésaventures et rassure Montréal: il sera bel et bien dans la métropole à compter de jeudi. Et pour la première fois de sa carrière, il pourra présenter à un même public tout ce qui le compose en tant que musicien. Le pianiste qui fait du jazz acoustique en trio. Celui qui aime expérimenter. Et le musicien qui enrichit le vocabulaire hip-hop de sa touche unique. Trois soirs, trois fois Robert Glasper, et jamais le même.

**«Nous avons une excellente chimie comme groupe; tous les membres se connaissent depuis longtemps. Le trio me donne plus de liberté que l'Experiment Group.»**

«Honnêtement, je suis très heureux de pouvoir faire ça, m'installer trois soirs dans une même salle avec des projets différents, prendre le temps de développer les idées, dit-il. Pour quelqu'un comme moi, qui navigue de façon égale entre le jazz et le hip-hop, c'est le format parfait.»

Depuis le début de sa carrière que le pianiste oscille en effet entre deux grands pôles: ce jazz contemporain attaché aux racines du genre, déployé en trio, en parallèle à des incursions dans le monde du hip-hop (il est notamment directeur musical des rappeurs Bilal et Mos Def). Et pour lui, l'un ne va pas sans l'autre. «Je suis à la fois un peintre et un acteur, dit-il en entretien: all the arts in one.»

Force est d'admettre que ça lui réussit bien. Au début de la trentaine, Robert



JESSICA CHORNESKY

Glasper propose un discours musical afro-américain accompli, réfléchi et entier. Une «new urban black music», comme le résumait récemment le *New York Times*. Et le succès est à l'avenant, peu importe la forme musicale. Son trio s'est

hissé au sommet de la hiérarchie. Le répertoire, la manière, le jeu plaisent. D'autant qu'il pratique son art avec une conscience sociale aiguisée.

«Le hip-hop et le jazz sont deux musiques de passion, dit-il. Elles racontent les enjeux politiques et reflètent la société. C'est ce que j'essaie de faire avec mon jazz: qu'il témoigne de son époque, qu'il évoque les débats qui ont cours. Je veux une musique qui a du sens.»

**Trois soirs**

C'est d'abord par son travail en trio que Glasper a reçu des éloges. Il était donc normal qu'il entame sa série Invitation de cette manière. «J'adore jouer en trio, dit-il. Nous avons une excellente chimie comme groupe; tous les membres se connaissent depuis longtemps. Le trio me donne plus de liberté que l'Experiment Group. C'est moi, le leader; alors, je donne le ton, l'ambiance, je peux aller à différents endroits. Avec le groupe, c'est autre chose, je peux me permettre d'être plus en retrait, de jouer avec la sonorité du clavier...»

Et puisqu'il aime expérimenter, Ro-

bert Glasper sera servi pour son deuxième spectacle: seul sur scène avec le grand trompettiste louisianais Terence Blanchard. «Je n'ai aucune idée de ce qu'on va jouer; c'est la première fois qu'on tente un duo trompette-piano, mais je n'ai aucune crainte», explique Glasper.

Aucune crainte parce qu'il connaît l'étendue des capacités de Blanchard, et que les deux «connectent» sur les mêmes choses, dit-il. «J'aime sa voix, ce qu'il exprime avec sa trompette. Il est absolument organique, authentique, engagé dans sa musique. J'aime ses compositions, leur côté spirituel. Il a beaucoup d'expérience, mais demeure jeune dans sa tête, toujours prêt à tenter quelque chose. Blanchard, c'est un type rigoureux, mais aussi toujours ouvert à apprendre malgré sa stature. C'est le genre de musicien que je respecte.»

Tout comme il respecte au plus haut point son ami Bilal, chanteur néo-soul qui accompagnera le quartet de Glasper pour la conclusion de la série. «Bilal? Mon chanteur préféré, tous genres confondus. Il a beaucoup étudié, mais c'est un innovateur. Il n'a pas de frontière, il ne laisse personne lui dicter ce qu'il doit faire. C'est un leader qui peut chanter absolument tout», dit-il, avant d'ajouter ce qu'il considère comme le plus important: «Ce gars-là chante avec son âme, toujours. C'est un vrai soul singer.»

VOIR PAGE E 2: GLASPER

**PLUS DE 300 ŒUVRES**  
dont des films inédits, des partitions manuscrites, des instruments de musique, des costumes de scène, ainsi que des œuvres d'art signées Jean-Michel Basquiat, Matti Klarwein, Nikki de Saint Phalle et Miles lui-même!

Miles Davis:  
le jazz face à sa légende

Jusqu'au 29 août

L'exposition

*«I Want Miles»*



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
mbam.qc.ca/milesdavis

En présentation de

En collaboration avec

cité de la musique PARIS

Financiere Sun Life

metro

astral

archambault

air canada

2 CD Edition spéciale Disponible maintenant

Cette exposition a été conçue et organisée par la Cité de la Musique,   Paris, avec le soutien du Miles Davis Properties, LLC, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal. Miles Davis, festival Newport   Paris, Palais des Sports, Paris, 15 novembre 1973. D'après photo à Christian Rose



## CULTURE

Festival Montréal complètement cirque

## La confrérie circassienne débarque à Montréal

ISABELLE PARÉ

Le Cirque du Soleil a conquis le globe (et un coin d'espace), Eloïze et les 7 Doigts de la main ont foulé les scènes du monde entier et les finissants de l'École nationale de cirque essaient à travers la planète. C'est cette fois au tour de Montréal d'inviter les circassiens du monde entier dans son salon, pendant les 22 jours de Montréal complètement cirque, le benjamin des festivals montréalais.

«On est partout sur la planète. C'était maintenant à nous d'accueillir le monde», constate Stéphane Lavoie, directeur de la Tohu et partenaire du nouveau festival Montréal complètement cirque, heureux de voir aboutir une idée lancée il y a plus de dix ans.

À l'époque, lors du Sommet sur la jeunesse tenu à Québec, l'idée d'une Cité des arts du cirque est esquissée. À deux jets de pierre du Cirque du Soleil, on rêve de créer un lieu de diffusion unique au cirque, une école professionnelle de cirque et un événement rassembleur. La suite est connue: la Tohu est née, l'École nationale de cirque (ENC), installée dans le quartier Saint-Michel, attire aujourd'hui des jeunes du monde entier. Ne manquaient plus que le festival tant espéré pour compléter le puzzle de départ.

## Le poupon des festivals

En 2008, avec le retrait du Grand Prix de Formule 1, la Ville de Montréal, en pleine déprime, se cherche un projet dynamisant pour la métropole et tend l'oreille à l'idée d'un festival de cirque. Avec les 25 ans du Cirque du Soleil, les 30 ans de l'ENC, les 15 ans du Cirque Eloïze et les sept chandeliers des 7 Doigts de la main, l'alignement des planètes était parfait. «Tout le monde s'est regroupé et les discussions ont vite démarré. En fait, on se demandait pourquoi ça n'existait pas déjà!», lance Nadine Marchand, directrice du dernier des festivals.

Sans promesse de subventions, les organisateurs tentent malgré tout l'automne dernier d'attacher les ficelles et d'obtenir la venue de troupes du monde

entier pour juillet. Dix mois plus tard, Québec et Montréal ont consenti près de 5 millions en trois ans au poupon des festivals. Le fédéral boudé toujours l'organisation pour l'instant, aucun de ces programmes ne cadrant avec la nature du nouveau venu. Le privé, lui aussi, se fait désirer, même si l'événement pourrait un jour s'avérer un filon de rêve.

Après avoir reçu pas moins de 80 propositions du monde entier, les têtes chercheuses de Montréal complètement cirque ont choisi 13 heureux élus, dont 10 seront présentés en première nord-américaine, un peu partout dans la ville.

«Montréal complètement cirque, ça décrit bien l'idée que le festival est complètement décentralisé, même si la Tohu produit l'événement. On rêve qu'il y ait un jour des chapiteaux partout à Montréal et que chaque quartier s'approprie ce festival», soutient Nadine Marchand.

Dès le 8 juillet, le festival démarre en trombe dans le Vieux-Port avec la présentation sous chapiteau d'I.D., la dernière création du Cirque Eloïze, présentée en Corée l'an dernier. Cirque urbain, mêlant break dance et acrobaties, les acrobates d'I.D. s'élanceront sur la musique de Jean-Phi Goncalves et Alex MacMahon. La Tohu offrira sa piste à *Tabù* de Nofit State, une troupe singulière du pays de Galles dont les créations aériennes se déroulent sans gradins, au-dessus du public. Carpe Diem, une troupe de trapézistes québécoise, multipliera les voltiges et offrira des séances d'initiation à l'art du trapèze à la Tohu.

Les petites formes foisonnent au programme lors de cette première édition, avec plusieurs tandems clownesques et trios acrobatiques venus notamment de la Belgique, de l'Allemagne, de la France et du Québec. La rue Saint-Denis, dans le Quartier des spectacles, sera le théâtre chaque fin de semaine d'une performance dans la rue, façon flashmob (à 17h et 21h30), à laquelle se joindront une cinquantaine d'artistes de cirque. Plusieurs arrondissements, dont Hochelaga-Maisonneuve, Verdun et Sainte-Geneviève, ont



Dès le 8 juillet, le festival Montréal complètement cirque démarre en trombe avec la présentation sous chapiteau d'I.D., la dernière création du Cirque Eloïze.

déjà concocté une brochette d'événements pour compléter les divers spectacles à l'affiche dans leurs quartiers.

Entre cirque, danse et théâtre, on pourra sillonner les zones peu fréquentées par le cirque traditionnel en compagnie de troupes comme la compagnie belge Les Mains sales ou Les Confins de Québec, qui présentent leur toute première création, *Rupture(s)*, ou les jongleurs atypiques d'EAEO dans *M2*.

Montréal complètement cirque se veut festif, viral, communautaire et surtout familial, explique Nadine Marchand. «Des tas de gens passent maintenant l'été à Montréal, et juillet s'avère un moment excellent.» Ce filon n'exclut pas, assurent les producteurs, la présentation de propositions audacieuses et plus contemporaines. À part le cirque

décoiffant de la troupe belge Les Mains sales, tous les spectacles sont destinés aux 7 à 97 ans, dans des formes aussi variées que l'art clownesque, le mime, le cirque opéra et même le cirque flamenco! Le quartier général sera le théâtre Olympia, qui abritera la billetterie générale et les cafés-causeries destinés au grand public et aux mordus de la piste.

On mise beaucoup sur cette première mouture, notamment pour imposer la venue à Montréal de diffuseurs et programmeurs de spectacles du monde entier pour faire de la métropole une étape obligée dans leur parcours annuel. S'attirer la faveur des diffuseurs, ce sera faire de Montréal une des plaques tournantes des arts du cirque et un des arrêts incontournables avant le grand festival d'Édimbourg. «Il était conve-

nu que nous ne devons pas empiéter sur Édimbourg, qui est le plus grand festival de toutes disciplines au monde. Je crois qu'il y a réellement un engouement du milieu du cirque envers Montréal. C'est là que les compagnies veulent aller, car c'est là que l'école de cirque se trouve, que les entraîneurs se trouvent», affirme le directeur de la Tohu.

Avant que les rêves ne deviennent réalité, il faudra voir

si les Montréalais adopteront ce nouvel événement, qui vient s'ajouter à l'offre gargantuesque de festivals et d'événements qui jalonnent l'été. «Montréal va être une ville de cirque quand elle sera plus que le siège de compagnies et que les citoyens seront aussi complètement cirque», dit Stéphane Lavoie.

Le Devoir

## MUSIQUE CLASSIQUE

## Caméras en coulisses

Le marché du DVD classique semble en quête d'un second souffle: le répertoire lyrique est très largement couvert et l'arrivée de la technologie Blu-ray peine à redynamiser l'engouement pour les vidéos musicales. Tout de même, voici quatre documentaires à regarder.

## CHRISTOPHE HUSS

Les éditeurs ne se sont pas aidés en publiant à tour de bras les mêmes opéras, souvent en d'inutiles doublons, dont le provincial *Ring* de Wagner enregistré à Weimar est un exemple très frappant. À cela s'ajoutent ces derniers temps les incessants rhabillages — rééditions d'un même document sous diverses présentations — qui ne font rien pour clarifier le choix des mélomanes. En musique classique, l'édition reste judicieusement prolifique en documentaires et archives. Voici quatre exemples.

Deux monstres sacrés de la direction sont une fois de plus bien servis par la vidéo. En tout premier lieu, il faut évoquer un fascinant documentaire sur Herbert von Karajan et l'image: *Herbert von Karajan, Maestro for the Screen*. L'admirable travail d'archives est soutenu par des commentaires et témoignages sans concession, ni langue de bois. «Leonard Bernstein peut être considéré comme un sujet de contrariété quasi permanent», dit un témoin pour résumer l'enjeu de la domestication de l'image et de la personification de la musique classique, réussie par l'Américain dès le début des années 60 et que l'Autrichien ambitionnait tant. Le matériau visuel est précieux, comme ces images des premières sessions des années 60, où l'on voit Karajan se faire filmer «dirigeant» la bande de l'enregistrement réalisé quelques heures plus tôt et accomplissant, enfin, son

rêve le plus cher: avoir toutes les caméras sur lui, et lui seul (DyD Arthaus)

Évidemment, il ne pouvait y avoir un nouveau documentaire sur Karajan sans un autre sur son cauchemar vivant, Leonard Bernstein, un film de Peter Rosen qui s'intitule *Leonard Bernstein Reflection*. Le documentaire aborde d'ailleurs dès le début la question de la radio et de la télévision. L'ensemble est très classique: un parcours biographique entrecoupé de témoignages souvent drôles, notamment quand Bernstein imite son maître Koussevitzky. Sur le plan visuel, Rosen abuse un peu de l'effet Ken Burns. Classique, on l'a dit... Mais ce DVD Medici Arts est intéressant et sympathique, en marge des nombreux films dans lesquels Bernstein explique lui-même le grand répertoire.

Comment, dans un tel contexte, juger du portrait de Valery Gergiev, *You Cannot Start Without Me?* Le Karajan russe se voit servi par un film d'Allan Miller qui le cerne assez bien. Au bout d'une minute, on entend déjà la phrase «Now I am important». La précédente biographie, filmée il y a dix ans, était une infinité de variations sur la question «Pourquoi suis-je si important?». Ce narcissisme a beau être gênant, voire ridicule, tout documentaire bien réalisé sur Gergiev donne la vertigineuse impression que cet homme vit des journées de 36 heures en faisant trois ou quatre choses en même temps. La scène où il règle un calendrier

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget 2010 Du 19 juin au 5 septembre www.domaineforget.com

DES CENTAINES D'ARTISTES...

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

JEUDI 1<sup>ER</sup> JUILLET - 20H30  
LES SOIRÉES JAZZ  
GYPSIE PLANET  
Christian Escoudé, Jean-Baptiste Laya et David Reinhardt, guitares Soirée  
Marcel Azzola, accordéon Soirée  
Florin Niculescu, violon Soirée  
Darryl Hall, contrebasse Soirée  
Desjardins Club d'économie solidaire

VENDREDI 2 JUILLET - 20H30  
LE DOMAINE DANSE  
DANSE K PAR K  
CIBLER  
Chorégraphie : Karine Ledoyen  
Soirée Hydro Québec

SAMEDI 3 JUILLET - 20H30  
LES SOLISTES  
Pepé Romero, guitare  
Œuvres de ALBENIZ | TÁRREGA  
Soirée Stein Monast SÉNÉCL. AVOCATS

LES BRUNCHES-MUSIQUE CASINO CHARLEVOIX

Dimanche 4 juillet  
Denis Plante, bandonéon, David Jacques, guitare  
Une odyssée musicale à travers les cultures de toutes les Amériques

Dimanche 11 juillet  
Carmen & David Trio, guitare, voix, violon  
Grands Voyageurs

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :  
1 888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage

Hydro Québec présente

festival Orford 2010

centres d'arts orford JEAN-FRANÇOIS RIVEST DIRECTEUR ARTISTIQUE

Concerts, conférences, classes de maître, Ciné-club. Plus de 100 activités!  
18 juin au 15 août | Réservez dès maintenant  
www.arts-orford.org | 1 800 567-6155

Dimanche 27 juin à 14h30 39\$  
Salle de concert Gilles-Lefebvre  
Le Prodiges!  
Jan Lisiecki, piano

Vendredi 2 juillet à 20h 39\$  
Cathédrale de Sherbrooke  
Les Vêpres de Monteverdi : 1610  
Monika Mauch et Stephanie Manias, sopranos; Charles Daniels et Joel Gonzalez Estrada, ténors; Normand Richard et Harry van der Kamp, basses; Chœur et orchestre du Studio de musique ancienne de Montréal; Christopher Jackson, direction  
Présenté par Raymond Chabot Grant Thornton

Samedi 3 juillet à 20h 39\$  
Salle de concert Gilles-Lefebvre  
Anton Kuerti  
Schumann et Brahms  
Anton Kuerti, piano  
Présenté par S.P.A. EASTMAN RELAY SANTE

Conférences

Mardi 29 juin à 20h 10\$  
Hilliard Goldfarb conservateur en chef adjoint, Musée des beaux-arts de Montréal

Mercredi 30 juin à 20h 10\$  
Jacques Lacoursière historien

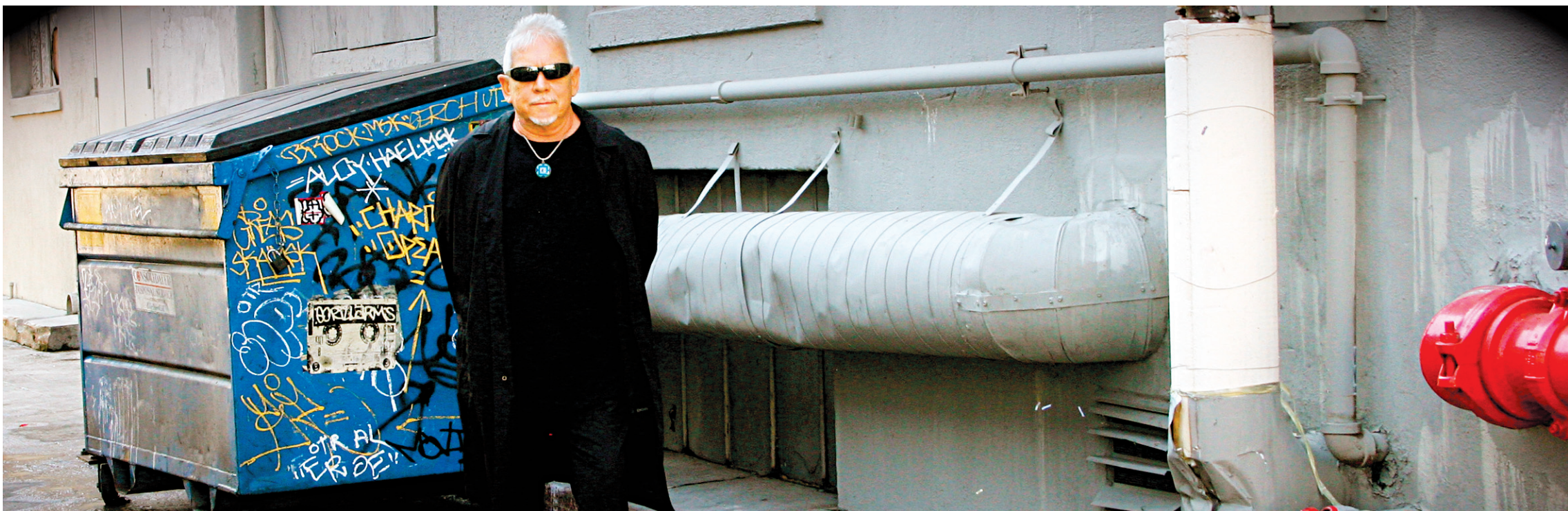
Semaine Kent Nagano et l'OSM du 31 juillet au 8 août

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage ARCHAMBAULT

Université de Montréal YAMAHA ESPACE MUSIQUE 90.7 ESPACE MUSIQUE 100.7 LE DEVOIR

VOIR PAGE E 4: CAMÉRAS

## CULTURE



SOURCE FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Entrevue avec Eric Burdon

## Il voulait être noir (et l'est devenu)

**TD**  
FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL  
DE MIDI À MINUIT TOUTS LES JOURS  
PRÈS DE 800 CONCERTS, 600 ACTIVITÉS ET ANIMATIONS  
RioTintoAlcan

**LA FÊTE SE POURSUIT JUSQU'AU 6 JUILLET!**

**LES GRANDS ÉVÉNEMENTS EXTÉRIEURS GRATUITS SUR LA PLACE DES FESTIVALS**  
SCÈNE TD ANGLE SAINT-CATHERINE ET JEANNE-MANCE PLACE DES FESTIVALS Métro Place des Arts

**LES PERFORMANCES TD**

**EMIR KUSTURICA AND THE NO SMOKING ORCHESTRA**  
GRATUIT! LUNDI 5 JUILLET, 21h30

**Pulu Trogues**  
ALL CITY BIG BAND  
LUNDI 28 JUIN, 21h

**DAN BIGRAS BIG BAND**  
GRATUIT! SAMEDI 3 JUILLET, 21h

**LA GRANDE SOIRÉE MARDI GRAS À MONTRÉAL**  
GRATUIT! 19h  
par Sainte-Catherine de la rue du Fort à la Place des Festivals

**DÉFILÉ MARDI GRAS**  
AVEC LES VOSRS CHANS ALLEGORIQUES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS  
ZACHARY RICHARD  
20h30  
sur la Place des Festivals RioTintoAlcan

**LE SPECTACLE DE CLÔTURE**  
ALLEN TOUSSAINT TROMBONE SHORTY  
invités: SOUL REBELS BRASS BAND  
MARDI 6 JUILLET

**ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD** 19h30 • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

Gala d'ouverture  
CBC Radio-Canada

**CE SOIR!**  
**LIONEL RICHIE**  
en concert et CASSANDRA WILSON et ses musiciens  
SAMEDI 26 JUIN, 19h

**DEMAIN SOIR!**  
**UNE SOIRÉE AVEC SONNY ROLLINS**  
LUNDI 28 JUIN, 19h

**LAUTEUR DES HITS: THE WAY YOU DO THE THINGS YOU DO, MY GIRL, GET READY, CRUISIN', TEARS OF A CLOWN et OOO BABY BABY...**  
**SMOKEY ROBINSON**  
LUNDI 28 JUIN, 19h

**KEITH JARRETT, GARY PEACOCK et JACK DEJOHNETTE**  
SAMEDI 3 JUILLET

**EN VOIX** RioTintoAlcan 18h • THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

Première partie: MELISSA LAVEAUX TRIO

**HARRY MANX BAND**  
LUNDI 28 JUIN

avec BAR KOKHBA, SAFT TRIO, BEN GOLDBERG QUARTET, MYCALE, ERIK FRIEDLANDER SOLO, MASADA SEXTET et plusieurs autres

Sotée spéciale avec le **JOHN ZORN'S Masada Marathon**  
JEUDI 1<sup>er</sup> JUILLET

**RICHARD BONA**  
The Ten Shades of Blues  
VENDREDI 2 JUILLET

**JAZZ BEAT TD** 20h • THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE, PdA en collaboration avec 93.5

Première partie: OMAR SOSA SOLO

**DAVID SÁNCHEZ GROUP**  
SAMEDI 26 JUIN

**MIKE STERN BAND**  
DIMANCHE 27 JUIN

Copé par **RON DI LAURO**  
Porgy and Bess AS PERFORMED BY MILES DAVIS  
MERCREDI 30 JUIN

**TERENCE BLANCHARD QUINTET**  
JEUDI 1<sup>er</sup> JUILLET

Accompagné de: HOWARD MOODY au grand orgue

La 3<sup>e</sup> Classeque annuelle du big band américain

**BATTLE OF THE BANDS**  
avec le HARRY JAMES ORCHESTRA et le ARTIE SHAW ORCHESTRA  
DIMANCHE 4 JUILLET, 14h et 18h  
THÉÂTRE MAISONNEUVE • PdA

**JOHN SURMAN**  
LE MAÎTRE DU SAXOPHONE BARYTON  
VENDREDI 2 JUILLET, 20h • ÉGLISE ST-JAMES

**Billets**  
BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL: MÉTROPOLIS  
59, rue Sainte-Catherine Est  
514 790-1111 / ticketpro.ca  
(sauf pour les événements présentés à la Place des Arts)

**PLACE DES ARTS**  
514 842-2112  
laplacedesarts.com

**ÉGLISE ST-JAMES**  
514 790-1111  
ticketpro.ca

**MONTREAL JAZZFEST.COM**

POUR TOUT CONNAÎTRE DE NOS CONCERTS EN PRÉVENTE ET DE NOS EXCLUSIVITÉS, INSCRIVEZ-VOUS À L'INFOLETTRE DU FESTIVAL: MONTREALJAZZFEST.COM/INFOLETTRE

**Bel** LOTO QUÉBEC SAO

Heineken CBC Radio-Canada

**infoBell** 514 871-1881 1 888 515-0515 montrealjazzfest.com

Canada Montréal Québec

SYLVAIN CORMIER

Pas d'interview par téléphone pour le vétéran rock'n'bluesman britannique Eric Burdon. Questions par courriel à la gérance, choix de réponses par le même truchement. Pourquoi? Marre d'être mal cité, paraît-il. Donnons-lui le choix, ai-je raisonné. Mon score: de la quarantaine de questions soumises, vingt-trois réponses. Parfois Burdon y va d'une phrase, parfois d'un long paragraphe. Impossible de tout relayer ici. Faisons comme lui: choisissons.

Comment l'amour du blues et du rhythm'n'blues vient-il à un p'tit gars de Newcastle-Upon-Tyne dans les années 50? Des marins américains en goguette, comme le veut la légende?

Il y avait en effet un marin qui vivait à l'étage au-dessous de chez nous. Il me fournissait en disques rapportés des États-Unis. Mais il y avait une autre source: le cinéma. Il y avait une salle qui montrait tous les films affichant un certain degré d'érotisme. Un de ces films était *Baby Doll*, avec Carroll Baker. C'était un film très sexy et torride: pour la séquence d'intro, le réalisateur avait pris une chanson directement du jukebox: *Shame, Shame*, par Smiley Lewis. C'était comme si je m'éveillais: «Wow! This is what it's all about...» J'ai enregistré cette chanson récemment à La Nouvelle-Orléans avec des musiciens de Fats Domino et quelques gars de Bonerama. En une seule prise. Comme il se doit.

Et avant la grande claque r'n'b, il y avait quoi?

Mes parents m'avaient acheté un tourne-disque pour Noël. Et quelques disques pour que je puisse utiliser la chose. Le premier disque que j'ai eu était *Cry*, par Johnny Ray. Grosse influence. Limiter dans la salle de bains toute nimbée d'écho était pour moi le grand frisson. Et puis il y a eu *Sixteen Tons*, par Tennessee Ernie Ford. Disque sorti en 1941, l'année de ma naissance. Dix ans plus tard, ça tournait encore à la radio. Une vraie chanson d'ouvrier.

Bill Haley, Buddy Holly, Eddie Cochran et d'autres grands du rock'n'roll se sont produits en spectacle en Angleterre dans les années 50. A Newcastle aussi, forcément.

ment, grande ville ouvrière. Était-il dans l'assistance?

Je n'ai jamais vu Bill Haley sur scène. Mais j'étais là pour Little Richard, Buddy Holly, Gene Vincent et Eddie Cochran. En fait, un soir Gene Vincent et Eddie Cochran sont repartis de ma ville dans une auto louée. Qui a dérapé et sorti de la route. Gene en a réchappé, Eddie s'est retrouvé à la morgue. Ma première leçon sur les périls de la vie de tournée.

La question mille millions de fois posée, mais bon, une fois de plus ne fera pas de mal: d'où les Animals ont-ils déchanté *The House of the Rising Sun*? Connaissaient-ils la version de Nina Simone? Et celle de Bob Dylan? De Josh White?

Bien sûr que je connaissais la version de Nina Simone. Je crois que je connais maintenant toutes les versions existantes. Oui, j'avais entendu la version de Dylan, qui m'avait exposé à des couplets dont j'ignorais l'existence. A moi de vous poser une question: connaissez-vous la version de l'acteur américain Andy Griffith?

Non. Enfer et damnation, je suis fait. Changeons de sujet. Parlons Jimi, tiens. La révélation de Jimi Hendrix au festival pop de Monterey, en juin 1967. Burdon était là, il a même écrit la chanson qui à jamais rend l'esprit de l'événement: *Monterey*. Est-il vrai que Jimi a jammé tout le temps?

Ça jammait partout à Monterey. J'ai vu Mike Bloomfield jamber avec Jimi sur la petite scène hors festival. Et oui, c'est vrai que Jimi a jammé sous la scène juste avant d'y monter: c'était pour se détendre. Il y avait aussi un coin près de la cantine où ceux qui n'avaient pas de chambre à l'hôtel pouvaient dormir. Jimi s'est amené là avec sa guitare et un ampli, s'est branché et s'est mis à jouer pour ces gens qui se reposaient. Personne ne s'est plaint.

Pas tellement le genre de Bill Wyman, Burdon n'a rien du conservateur de son propre musée. Qui plus est, un incendie a détruit les quelques artefacts glanés au cours des ans. Lui reste-t-il quelque chose? Des lettres de Jimi?

J'ai quelques affiches. Je n'ai rien de Jimi. On m'apporte souvent des choses qui lui auraient appartenu, à authentifier. Mais pas question pour moi de cautionner quelqu'un qui va s'empresser

d'aller faire fortune.

Le sexagénaire Burdon regarde-t-il parfois le gamin Eric à l'œuvre?

Ça m'arrive. Les fans m'envoient du vieux footage. Il y a une émission fantastique, avec les Animals d'origine, où il y avait aussi au programme Jerry Lee Lewis et Little Richard. On avait joué une chanson de Ray Charles et brassé la place. Tout autour, il y avait des types à moto, les angles de caméra et les gros plans étaient vraiment bien. [Note: l'émission mythique de Granada TV, *Whole Lotta Shakin' Goin' On*, a été diffusée le 19 mars 1964.]

Cette formidable voix de bluesman qu'il a depuis l'adolescence est-elle le résultat d'un pacte avec le diable?

J'allais dans des boîtes de Newcastle. Une fois le ventre plein de Newcastle Brown Ale, je suppliais le tromboniste de me laisser monter sur scène et chanter une chanson. Éventuellement, j'ai fini par en chanter deux. Et puis j'avais vingt minutes et les gens aimaient ça. Un jour, deux gars très «modern jazz», Ian et Mike Carr, m'ont demandé d'enregistrer un disque avec eux. C'était en 1959, un truc directement gravé sur un disque unique, lequel n'était plus jouable après vingt fois. Mais c'est la première fois que je m'entendais chanter, et j'ai été assez plaisamment étonné, et je ne voulais plus rien d'autre que recommencer.

Dès lors, l'ambition était de chanter le plus possible comme un bluesman afro-américain. Il y est parvenu. Sa plus grande réussite?

J'ai donné en mai dernier un spectacle à Santa Cruz, et j'y ai croisé un musicien de Buddy Guy. Il m'a dit ceci: «J'ai compris ce que tu es. T'es un Noir dans un habit de Blanc.» Ça m'a fait rire.

Pourquoi ne pas chanter de temps à autre des titres de *Guilty*, le grand album oublié de 1971, enregistré avec Jimmy Witherspoon?

Merci de me rappeler ça. J'en referais bien quelques-unes.

Le Devoir

ERIC BURDON AND THE ANIMALS

Au Métropolis dimanche à 21h30.

ledevoir.com/culture/musique

## CAMÉRAS

SUITE DE LA PAGE E 3

de répétitions et accueille une musicienne tout en regardant un match de soccer n'est pas posée ou inventée pour la cause: je l'ai vécue moi-même en juin 2002 lors d'un déjeuner-entrevue devant un écran retransmettant la demi-finale de la Coupe du monde Brésil-Turquie! Au-delà de l'homme, il y a aussi un parcours hors normes et un accomplissement: avoir donné une aura internationale à une compagnie (le Kirov, de son nom soviétique; le Théâtre Mariinski aujourd'hui) dont personne ne parlait plus il y a 25 ans. Dans le film, les relations politiques sont esquissées, puis évacuées en 15 se-

condes au bout de 75 minutes. On saura que Gergiev ne parle à Poutine que sur des questions «importantes pour la Nation». Effrayant tout de même: les scènes de famille (chapitre 6) ont l'air posées ou forcées... (édité par Bel Air).

Le dernier film de notre tour d'horizon est déjà un classique dans le milieu musical, un documentaire important pour comprendre le plus grand phénomène musical de ces vingt dernières années. *El Sistema, Music to Change Life*, de Paul Smaczny et Maria Stodtmeier, présente et analyse l'initiative de José Antonio Abreu, qui a convaincu le Venezuela d'utiliser l'art pour réunifier les jeunes générations et cimenter

la société. Le film va au cœur d'El Sistema, montrant à quel point l'idée d'utiliser un système d'éducation musicale comme catalyseur de progression et de cohésion sociale fut géniale. L'orchestre Simon Bolívar, qui a propulsé Gustavo Dudamel, n'est que la partie émergée de l'iceberg, le but rêvé des 265 000 enfants et adolescents de milieux souvent très défavorisés qui font partie d'orchestres et de chœurs au Venezuela. José Antonio Abreu, économiste, compositeur et politicien, est l'un des grands hommes de notre temps. Ce film, publié par Arthaus, le prouve sans condescendance ni flagornerie.

Collaborateur du Devoir

## CINÉMA

## Alain Resnais, jeunesse éternelle à la proue

## LES HERBES FOLLES

Réal.: Alain Resnais. Scénario: Alex Réval et Laurent Herbiet d'après le roman *L'Incident* de Christian Gailly. Avec Sabine Azéma, André Dussolier, Anne Consigny, Emmanuelle Devos, Mathieu Amalric, Michel Vuillermoz, avec la voix d'Édouard Baer.

## ODILE TREMBLAY

Les propositions cinématographiques d'Alain Resnais, pétrées d'inventivité, ouvrent sur des abîmes. Place ici à une invitation au voyage, sur fond de coq à l'âne. Le cinéaste de *L'Année dernière à Marienbad*, de *Cœurs* et de tant d'œuvres phares met les scénaristes à sa main, et son univers écrit par d'autres ne le représente que lui-même, références comprises, exploration et jeunesse éternelle à la proue. Dans *Les Herbes folles*, l'humour absurde frappe à bord sur des réparties ficelées. Rappels que le film valut à Resnais en 2009 un Prix de carrière au Festival de Cannes.

Il y joue la carte du mystère. Le passé criminel, peut-être pervers, de Georges Palet (André Dussolier, remarquable), un des héros de l'intrigue, sera évoqué sans se voir explicité. Entre ce bourgeois réduit aux

travaux domestiques que son épouse surveille (Anne Consigny, avec sa discrétion et sa classe habituelles) et une femme dentiste, pilote amateur à la dégaîne extravagante et aux cheveux de feu (Sabine Azéma, qui d'autre?), un chassé-croisé tissé d'inraisemblables revirements constituera la trame de cette relation attraction-répulsion qui amuse davantage qu'elle n'émue.

Elle se fait voler son sac dans une séquence de haut vol. Il retrouve le portefeuille, entre en contact avec la dame. Leurs rapports seront du vaudeville à la sauce loufoque, Resnais captant des pulsions contradictoires. Il s'entichera d'elle, et bientôt elle de lui, sans concordance ou si peu.

On pense à ses *Smoking/No Smoking*, pour le côté ludique, la couleur et la folle incursion dans un univers d'ouverture aux possibles, encore qu'ici le scénario constitue un tout nourri de sa propre logique, si le terme «logique» peut s'appliquer au vertigineux exercice. Les choix esthétiques constituent une des composantes essentielles du film: filtres, cadrages extraordinaires, couleurs pop rutilantes jetées partout: des costumes aux voitures, en passant par un cinéma joyeuse-

ment écarlate et des feux de circulation. Resnais réinvente le réel jusqu'à l'onirisme, enchaînant les ruptures de ton, jouant de hasards, de fins multiples, de retours en arrière, sous la voix hors champ d'Édouard Baer en démiurge omniscient qui commente sans sourcilier les tressaillements des humains lancés en orbite dans leurs sentiments erratiques.

À saluer: l'interprétation craquante de Mathieu Amalric en policier agité du bocal et celle plus ambivalente d'Emmanuelle Devos en copine à la fois fourbe et loyale, messagère de l'amour, qui prend sa quote-part.

La première partie est un délice cinématographique pétri d'ironie, mais la proposition s'étiole quand même à mi-parcours, et le jeu du chat et de la souris se met à tourner en rond. Encore que le dénouement sur le terrain d'aviation, pas si ambigu que ça, avec une braguette ouverte responsable ou otage des catastrophes en vue, réjouisse par son ultime pirouette. Resnais n'a pas perdu la main, mais il s'amuse ferme sans que le vrai trouble, si souvent suscité au long de son immense parcours, soit au rendez-vous.

Le Devoir



SOURCE SÉVILLE

*Les Herbes folles* valut à Resnais un Prix de carrière au Festival de Cannes en 2009.

## Un conte d'hiver

## WINTER'S BONE

Réalisation: Debra Granik. Scénario: D. Granik, Anne Rosellini, d'après le roman de Daniel Woodrell. Avec Jennifer Lawrence, John Hawkes, Dale Dickey, Garret Dillahunt, Lauren Sweetser, Sheryl Lee, Shelley Waggener. Photo: Michael McDonough. Montage: Affonso Gonçalves. Musique: Dickon Hinchliffe. États-Unis, 2009, 100 min.

## FRANÇOIS LÉVESQUE

Lauréat du Grand Prix du jury au festival du film de Sundance en 2010, *Winter's Bone* succède à des œuvres comme *Blood Simple*, *You Can Count on Me* et *Frozen River*. Une liste sélecte que le deuxième long métrage de Debra Granik ne dépare nullement.

*Winter's Bone* s'intéresse au sort de Ree Dolly, 17 ans, qui veille avec abnégation sur ses jeunes frères et sœurs et leur mère neurasthénique pendant que papa, envolé dans la nature, est en attente de procès pour trafic de stupéfiants. Or voilà, s'il ne se présente pas en cour, leur maison sera saisie et la famille, dispersée. Dans leur

bled des monts Ozark, le *crystal meth* a supplanté le *moonshine* au rang d'à-côté lucratif, aussi, quand l'adolescente se met à cogner aux portes à la recherche de son père, la populace jalouse de ses secrets l'accueille avec suspicion, puis animosité.

Peuplé de monstres ordinaires plantés dans un contexte où plane le spectre de *Deliverance*, le scénario prend vie grâce au travail invisible d'une distribution de soutien franchement formidable. On pourrait jurer que la cinéaste a peuplé l'image avec des gens du cru tant le niveau de réalisme atteint est criant. C'est cependant Jennifer Lawrence, une nouvelle venue dont l'aplomb et le jeu mature convoquent le souvenir d'une jeune Jodie Foster, qui porte le film. Comme mue par la même pugnacité qui habite Ree, la comédienne offre une interprétation très juste, instinctive. Apparemment consciente qu'elle peut s'appuyer sur elle, Debra Granik la garde fermement au centre du cadre, au foyer, et l'entoure d'ombres et de silhouettes approchantes qui mettent un moment à se préci-

ser, procédé qui contribue à forger un climat de violence latente qui prend à la gorge.

Œuvre âpre et rigoureuse optant pour l'épure et le naturalisme, *Winter's Bone* raconte autant une histoire qu'un lieu, celui où se déroule une action patiente déclinée avec doigté; une intrigue lente à se délier la langue, un peu comme ses personnages, mais qui sait aiguïser la curiosité du spectateur et ainsi le garder captif grâce, ici, à un regard lourd de sous-entendus, là, à un silence qui s'étire jusqu'au malaise. Mis en scène avec finesse et intelligence et jouissant d'une direction photo discrètement évocatrice, ce «film noir à la montagne» se double donc de la fascinante — et parfois effrayante — étude d'un milieu où règne une pauvreté crasse, terreau fertile où un crime très organisé peut fleurir et avaler toute une communauté. Laquelle, malgré le pire, se révèle encore capable de solidarité, voire de bonté, rares élans du cœur parvenant à faire barrage à un désespoir mortifère.

Collaborateur du Devoir

## Variation échevelée sur un thème de Sergio Leone

## LE BON, LA BRUTE ET LE CINGLÉ

Réalisation: Kim Jee-woon. Scénario: K. Jee-woon, Kim Min-suk. Avec Song Kang-ho, Lee Byung-hun, Jung Woo-sung. Photo: Oh Seung-chul. Montage: Nam Na-yong. Musique: Chan Young-gyu. Corée du Sud, 2008, 130 min.

## FRANÇOIS LÉVESQUE

Copié en son temps pour cause de grande popularité, le cinéma de Sergio Leone inspire désormais des œuvres logeant à l'enseignement de l'hommage complet (*The Quick and the Dead*, *Sukiyaki Western Django*) ou partiel (*Kill Bill*, *Inglourious Basterds*). *Le Bon, la Brute et le Cinglé*, contrairement à ce que suggère son titre, se réclame davantage de la seconde approche.

Malgré une relocalisation géohistorique, le désert de la Mandchourie vers 1930, l'amateur de la *Trilogie des dollars*, de son dernier volet en particulier, se sentira tout de suite en terrain de connaissance: une plaine désertique, un train lancé à vive allure et la promesse que trois tireurs s'affrontent sous peu. Il s'agit du Bon, un

chasseur de primes au code élastique, de la Brute, un tueur à gages au regard malsain, et, enfin, du Cinglé, un voleur lourd dingue qui s'attirera les foudres de deux autres. Ces trois Coréens (soit dit en passant, les trois plus grandes vedettes de leur pays, qui s'amuse ferme) souhaitent mettre la main sur une carte antique que leur disputeuront une bande de brigands mandchous et l'armée impériale japonaise, laquelle contrôle alors le territoire. Les références à la lutte pour l'indépendance de la Corée, alors colonie nipponne au sud-est, constitue un habile pendant à la guerre de Sécession chère à l'œuvre de Leone.

Cela dit, *Le Bon, la Brute et le Cinglé* ne tombe pas dans le piège de l'effet miroir et du clin d'œil à outrance. Rapidement, Kim Jee-woon (l'horifique et magnifique *2 sœurs*) prend ses distances et amène son film ailleurs, stylistiquement, grâce entre autres à un sens aigu de l'anachronisme et du loufoque. Là où d'autres se sont cantonnés

à produire de séduisants pastiches, lui intègre le modèle et le refond au moyen d'une mise en scène pleine de panache. Palette et musique évitent également le piège de la copie révérencieuse. Plus «bulgogi» que «spaghetti», la proposition s'avère aussi stimulante que distrayante. Excellente nouvelle: une version avec sous-titres français est offerte.

Collaborateur du Devoir

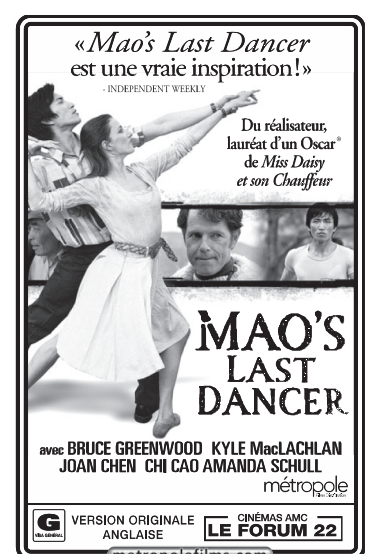


ARCHIVES LE DEVOIR

*Le Bon, la Brute et le Cinglé*: une proposition stimulante



SEBASTIAN MLYNARSKI

Jennifer Lawrence dans *Winter's Bone*, de Debra Granik

metropolefilms.com

4 NOMINATIONS AUX CÉSAR 2010  
JUSQU'ICI C'ÉTAIT UN HOMME DE POUVOIR

«Un très bon film! Sombre et fascinant, Yvan Attal a un charisme et un talent colossal.»  
Rebecca Makonnen, RADIO-CANADA

YVAN ATTAL ANNE CONSIGNY

**RAPT**

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GAGNANT AUX OSCARS MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

THE GAZETTE  
VOIR

DANS SES YEUX  
THE SECRET IN THEIR EYES

UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FESTIVAL DE CANNES 2009  
PRIX EXCEPTIONNEL DU JURY

«DU TRÈS GRAND CINÉMA!»  
L'HUMANITÉ

**LES HERBES FOLLES**

Réalisation ALAIN RESNAIS

SABINE AZÉMA ANDRÉ DUSSOLLIER ANNE CONSIGNY EMMANUELLE DEVOS MATHIEU AMALRIC MICHEL VUILLERMOZ ÉDOUARD BAER

WWW.LESHERBESFOLLES-LEFILM.COM

PRÉSENTATION À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

UN TRIOMPHE MONDIAL  
DU RÉALISATEUR DE VA, VIS ET DEVIENS

ALEXÉI GUSKOV DMITRI NAZAROV MÉLANIE LAURENT  
FRANÇOIS BERLEAND MIOU MIOU VALERI BARINOV

il était le plus grand chef d'orchestre.  
Écarté, humilié, homme de ménage, il revient pour...

LE CONCERT

GAGNANT PRIX DU PUBLIC FESTIVAL CINÉMANIA 2009

THE GAZETTE

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 2 JUILLET!

## CULTURE

## EXPOSITIONS

## Prendre racine

## FUGUE URBAINE

Artistes variés

## TABLEAUX VIVANTS

Luis Jacob

Fonderie Darling,

745, rue Ottawa

Jusqu'au 29 août

www.fonderiedarling.org

## JÉRÔME DELGADO

La vieille Oldsmobile garée de travers, rue Ottawa, semble tout à fait normale. Non pas que son aspect rutilant ne fasse pas effet. Mais cette belle pièce d'anachronisme cadre très bien avec son environnement. Celui de la Fonderie Darling, devant la porte de laquelle la bagnole attend, tel un panneau signalétique.

Ce n'est pas la première fois que l'endroit affiche ses couleurs, celles de l'engagement social et, en particulier, celles de la cause environnementale. Ce n'est pas la première fois que la Fonderie impose la fermeture de «sa» chaussée, entre les rues Prince et Queen. La voiture s'est souvent trouvée dans la mire de cette aciérie transformée en centre d'art.

L'Oldsmobile en question est une œuvre, signée de Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne, une des cinq interventions de l'exposition *Fugue urbaine*. Cette expo, qui s'étale le long de la rue Ottawa, vers l'ouest, s'inscrit en faux contre les projets de développement urbain qui pèsent dans le secteur. Chacune des œuvres se porte, d'une certaine manière, sans le crier à tue-tête, à la dé-



SOURCE FONDERIE DARLING

L'Oldsmobile garée de travers, rue Ottawa, devant la Fonderie Darling, est une œuvre signée de Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne, une des cinq interventions de l'exposition *Fugue urbaine*.

fense du quartier Griffintown.

La matière urbaine vient, comme dans le cas de l'œuvre du duo Laganière-Dufresne, de la rue. Les deux artistes, qui n'en sont pas à leur première collaboration, ont créé une autre installation sonore à partir de sources très variées. Atmosphères, témoignages, narrations, ils ont marié tout cela selon le style techno du remixage pour nous mener dans une aventure mi-documentaire, fictive située autour de «*Montreal, mega-city of the future*».

Intitulée *Phantom Rides*, l'œuvre s'inspire autant de la musique techno née à Detroit — dite Motown — que des expériences de critique en architecture et «historien du futur immédiat» Reyner Banham, lequel errait à Los Angeles dans les années 1970 à bord d'une voiture. On fait l'expérience de l'Oldsmobile — trafiquée légèrement à l'intérieur — bien calés sur les sièges arrière.

*Fugue urbaine*, telle une pièce musicale construite comme un collage autour d'un thème et de ses imitations successives, laisse entendre autant que voir des propos en apparence dispa-

rates par leur forme. Mais ceux-ci tiennent à peu près le même discours: on dessine une ville, ou on la défigure, c'est selon, sans tenir compte des populations qui y résident.

La commissaire Esther Bourdages a retenu des projets animés par une musicalité à la fois empreinte de mélancolie et d'un futurisme sombre. Une sorte de spleen urbain à la poésie low-art, low-tech et dont l'auto de Laganière et Dufresne est le pan le plus sophistiqué.

Sous l'autoroute Bonaventure et sous la voie ferrée — «*sous le viaduc, un musée de la culture*», entend-on dans l'Oldsmobile —, l'artiste brésilien Carlos Contento y va d'une série d'affiches des plus sauvages. Ce sont presque des graffitis où le texte, entre lyrisme et dénonciation, appelle à la raison. La Bonaventure, il faut le rappeler, à l'origine de la première transformation du quartier, est la principale épine visée par les projets urbains à venir.

De l'autre côté de ces deux viaducs, sur le terrain vague du bâtiment abandonné (et à louer) de la New City Gaz (!), c'est à un autre théâtre de fantômes qu'on a droit, signé Brandon Labelle. Théâtre sonore, et visuellement très fort (quatre haut-parleurs recouverts de leurs sacs noirs), *The Accident* est une chorégraphie statique à quatre personnages (Artaud et Brecht réunis!) qui tentent de comprendre les dérives urbaines de Montréal (et de toute ville).

## À l'intérieur

Dans ses salles, la Fonderie Darling accueille Luis Jacob, artiste de Toronto, un artiste fort en citations et en reconstitutions culturelles. L'expo *Tableaux vivants*, sous le commissariat de Marie Fraser, désormais conservatrice en chef du Musée d'art contemporain, se veut une sorte de rétrospective.

Parmi les corpus photographiques réunis ici se trouve *Album VIII* (2009), une longue suite d'images tirées de publications diverses, mais d'art probablement, puisqu'il s'agit de vues d'expo, de reproductions d'œuvres, en grande partie. Associations formelles, plus ou moins fortuites, cet album invite à plonger dans la longue histoire de la création, de laquelle Jacob se montre autant comme participant que comme témoin.

Le spectateur fait partie de ces tableaux vivants. Cela apparaît encore plus clair devant l'installation créée pour l'occasion, une salle d'exposition vitrée, à l'intérieur de laquelle on est invité à entrer. C'est l'idée de la galerie dans la galerie. Cette mise en abyme, déjà effleurée dans *Album VIII*, s'appuie sur une autre série photo, plus ancienne (de 1999), tirée dans un ancien édifice industriel occupé un temps par des artistes. Par moments, on a l'impression d'y voir la Fonderie Darling.

Collaborateur du Devoir

## LITTÉRATURE AUTRICHIENNE

## Thomas Bernhard, petits scandales en prose

VINCENT RIENDEAU

L'éternité est longue, surtout pour les nihilistes. Les «bernhardineurs» enhardis auront dû attendre plus de 20 ans avant de savourer quelque prose posthume de Thomas Bernhard. Dans *Mes prix littéraires*, on fait la rencontre d'un prosateur conventionnel — entendre ici: atypique, provocateur et misanthrope — qui fait état de ses frasques littéraires et de sa haine des honneurs.

Le Beckett des Alpes relate neuf cérémonies ayant accompagné la remise de ses prix. Il s'achète des habits, s'indigne, disserte sur la putréfaction et rappelle au lecteur que l'achat de chaussures est optimal à partir de quatre heures, le pied ayant atteint sa «*consistance appropriée*». A ces petits récits, il faut ajouter les discours de remerciement polémiques qu'il a tenus lors de ces cérémonies. Un distillat de sa pensée existentialiste.

Le détour en vaut franchement le coup. C'est un Thomas Bernhard ambivalent quant à son éthique de travail que l'on rencontre au fil des prix. Faut-il accepter les récompenses d'un Etat que l'on exècre jusqu'aux os ou les refuser pour éviter l'humiliation? Passé quarante ans, «*la seule réponse consiste à ne plus accepter de distinctions*». Tous les honneurs lui sont suspects, expose-t-il. Les remises de prix sont des procédures dégoûtantes. «*Tout était empreint de sueur et de dignité*».

Thomas Bernhard a toujours su se mettre en scène dans l'espace public. À peine était-il connu qu'on l'avait gratifié de ses noms de guerre: «*imprécateur*» et «*profanateur*» de l'Autriche. Dans ce double jeu performatif où l'on produit ce que l'on dit et qui consiste à se mettre et à laisser remettre en scène, de mise en remise, Thomas Bernhard était un capitaliste symbolique. En détestant l'Etat, il devenait la condition d'existence de l'Autriche. Dans *Mes prix littéraires* apparaît toutefois un homme conscient de son arrogance et de sa mégalomanie, un être touchant, malgré tout.

La publication de l'édition alle-

mande l'an dernier s'est faite sans encombre, de l'aveu de Martin Huber, directeur des Archives Thomas Bernhard. «*Le tapuscrit est plus ou moins une copie au propre*», relate M. Huber. Il n'a pas nécessité de corrections majeures ni de remaniement, «*ce qui n'était pas le cas pour plusieurs autres tapuscrits*» de Thomas Bernhard, conclut M. Huber, joint aux Archives en Haute-Autriche. Ces petits fracas en prose remontent à l'année 1980 et s'inscrivent dans une période autobiographique, époque à laquelle il conjugue réalité, fiction et diffamation à bon escient.

Bien que de lecture agréable, la traduction française de Daniel Mirsky s'avère faible. Outre quelques contre-sens recensés en comparant les éditions allemande et française, on y trouve une pléthore de petites indécidables: majuscules incompréhensibles, italique mésusée. Hélas, ce qui est qualifié d'«*accessoire*» dans la version allemande devient «*indispensable*» en français!

Quelques mois avant sa mort en 1989, Thomas Bernhard travaillait une œuvre qui devait être la dernière: *Neufundland*. En français, c'eût été *Terre-Neuve*. On trouve en effet aux Archives Thomas Bernhard ce tapuscrit cryptique et fragmenté qui recèle les derniers mots de l'auteur. Dans ce clin d'œil au Canada et devant l'impression de sa propre mort, le personnage de ce récit meurt à l'âge de 59 ans à Terre-Neuve. Agé de 58 ans, Thomas Bernhard ne mourut pas à Terre-Neuve.

*Mes prix littéraires* charmera par son humanité cadastrée de mégalomanie. On attendra sans doute vainement d'autres inédits de Thomas Bernhard.

## Collaboration spéciale

## MES PRIX LITTÉRAIRES

Thomas Bernhard  
Traduit de l'allemand  
par Daniel Mirsky  
Édition établie  
par Raimund Fellingner  
Gallimard,  
coll. «Du monde entier»  
Paris, 2010, 176 pages



Thomas Bernhard au repos...

ARCHIVES LE DEVOIR

Des voyages au contenu culturel bien documenté

## Conférence sur Chicago

25 juillet - à propos d'architecture, d'histoire...

## Festival de Lanaudière

1<sup>er</sup> août - Mozart et Schumann à Joliette

## Escapade au Saguenay (2 places disponibles)

du 27 au 30 août - Fjord, musées, symphonie...

Les beaux  
détours

www.lesbeauxdetours.com

514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

## À LA VIE, À LA MORT

LIFE BEFORE DEATH

L'EXPOSITION

Présentée par:

Corporation  
des thanatologues  
du Québec« Je vais mourir, moi Et dès que  
je suis seul, ça occupe toutes  
mes pensées... »

Heiner Schmitz

Des photographies extraordinaires de  
Walter SCHELS, un sujet touchant,  
des visages inoubliables et un point  
de vue totalement différent sur la mort.  
Une exposition à voir absolument.À NICOLET, en grande première  
nord-américainemusée  
des religions  
du monde

19 MAI AU 6 SEPTEMBRE 2010

museedesreligions.qc.ca

T 819 293-6148 900, boul. Louis-Frédéric, Nicolet

En collaboration avec:

L'En sacré musée... au Centre-du-Québec

LA MORT  
DES EXPOSITIONS  
ACTIVISMEMUSEE  
DES RELIGIONS  
DU MONDE

CIRQUE DU SOLEIL.

ARTISANS  
DU  
RÊVE  
COSTUMES  
DU CIRQUE DU SOLEILAU MUSÉE MCCORD  
DÈS LE 26 MAI

MUSÉE MCCORD

EN COLLABORATION AVEC

Desjardins

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL METRO McGill / AUTOBUS 24 WWW.MUSEE-MCCORD.QC.CA



SOURCE FONDERIE DARLING

Vue partielle de l'exposition de Luis Jacob



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

ÉTÉ 2010

FEMMES ARTISTES. LA CONQUÊTE D'UN ESPACE : 1900-1965  
Exposition réalisée et mise en tournée par le Musée national des beaux-arts du Québec  
DU 23 MAI AU 29 AOÛT 2010FÉMININ PLURIEL : 16 ARTISTES DE LA COLLECTION DU MAJ  
DU 23 MAI AU 22 AOÛT 2010CAROLINE HAYEUR  
DU 30 MAI AU 29 AOÛT 2010145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette (Québec) J6E 4T4  
450 756-0311 | www.museejoliette.org

Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h

MUSEE  
DES RELIGIONS  
DU MONDEThe Canada Council for the Arts  
Le Conseil des Arts du Canada

JOLIETTE

## LIVRES

## Vive les ratés!



DANIELLE LAURIN

C'est un doublé pour François Barcelo, un plaisir double pour ses lecteurs. L'auteur de *Cadavres*, premier roman québécois paru dans la «Série noire» chez Gallimard en 1998, signe coup sur coup deux petits livres, deux courts romans aussi loufoques et joutissifs l'un que l'autre.

*Le seul défaut de la neige* paraît au Québec, dans la toute nouvelle collection de la maison XYZ, «Kompak», qui se consacre à la *novella*. *Fantasia chez les Plouffe* est publié en France, dans la collection «Suite noire», où l'on demande à des auteurs de la célèbre «Série noire» d'écrire une courte histoire... inspirée d'un autre roman noir.

C'est en référence à *Fantasia chez les ploucs*, une farce déjantée de l'Américain Charles William qui remonte à 1957, que François Barcelo a choisi son titre. Mais le clin d'œil aux Plouffe de Roger Lemelin n'est pas innocent non plus: nous sommes bel et bien au sein d'un clan familial typiquement québécois.

Un clan d'aujourd'hui, s'entend. Mais poussé à la puissance cent: ça frise la caricature, c'est tellement gros. C'est du Barcelo, après tout.

Mais attention, ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle: «quand les Plouffe se réunissent, ça peut être pareil à l'arak», tel que le précise l'auteur dans sa préface. Tout va se déginguer, bien sûr, tout va aller de mal en pis, foi de Barcelo.

Quelle famille! Il y a l'oncle parvenu, la religieuse défroquée et dévouée prénommée Cécile, le grand-père gaga, la cousine homosexuelle obsédée par le sexe, l'ado agucheuse qui joue les saintes nitouches. Il y a même un certain Ovide mal dans sa peau. Il y a surtout le narrateur de l'histoire. Un vaurien, comme il se doit.

Il est comédien, mais gagne (mal) sa vie en doublant de mauvais acteurs débutants, dans de mauvais films. Autrement dit, il est «*toujours perdant à la loterie des rôles à doubler*» et se retrouve, à 29 ans, sans le sou.

Heureusement, son grand-père a un bas de laine bien rempli, et heureusement, l'ancêtre n'en a plus pour longtemps: il a 90 ans aujourd'hui. Il

sera tout heureux que son petit-fils préféré vienne chez lui, à la campagne, lui présenter son premier arrière-petit-fils, c'est certain. Ce sera son cadeau d'anniversaire. Cécile n'a-t-elle pas dit, déjà, que le vieux souhaitait voir grandir sa lignée avant de mourir?

Difficile de trouver plus tordu que ce comédien raté: «*Si vous pensez que je viens montrer Jonathan à mon grand-père dans l'espoir que ça le fera mourir et que j'en hérite, vous êtes encore plus cynique que moi. La pensée m'a seulement effleuré l'esprit, même si j'y pense depuis que Cécile m'a invité.*»

Ce type, qui ment comme il respire, n'a, dans les faits, jamais eu d'enfant. Il a «emprunté» celui d'une dame qui lui loue un petit appartement. Quand il ne peut pas payer son loyer, il s'offre comme gardien. Sauf que cette fois, il y va un peu fort, ça ressemble à un enlèvement, la mère est inquiète. C'est là que ça se complique. Cette femme, voyez-vous, fréquente un groupe de motards...

Oh qu'il y va fort, Barcelo. Oh qu'il excelle, quand vient le temps de voir ses héros s'enliser. Cette façon, aussi, de les faire espérer mieux, toujours mieux, malgré les embûches qui s'accumulent. À ce titre, celui qui sévit dans *Le seul défaut de la neige* a gagné le gros lot.

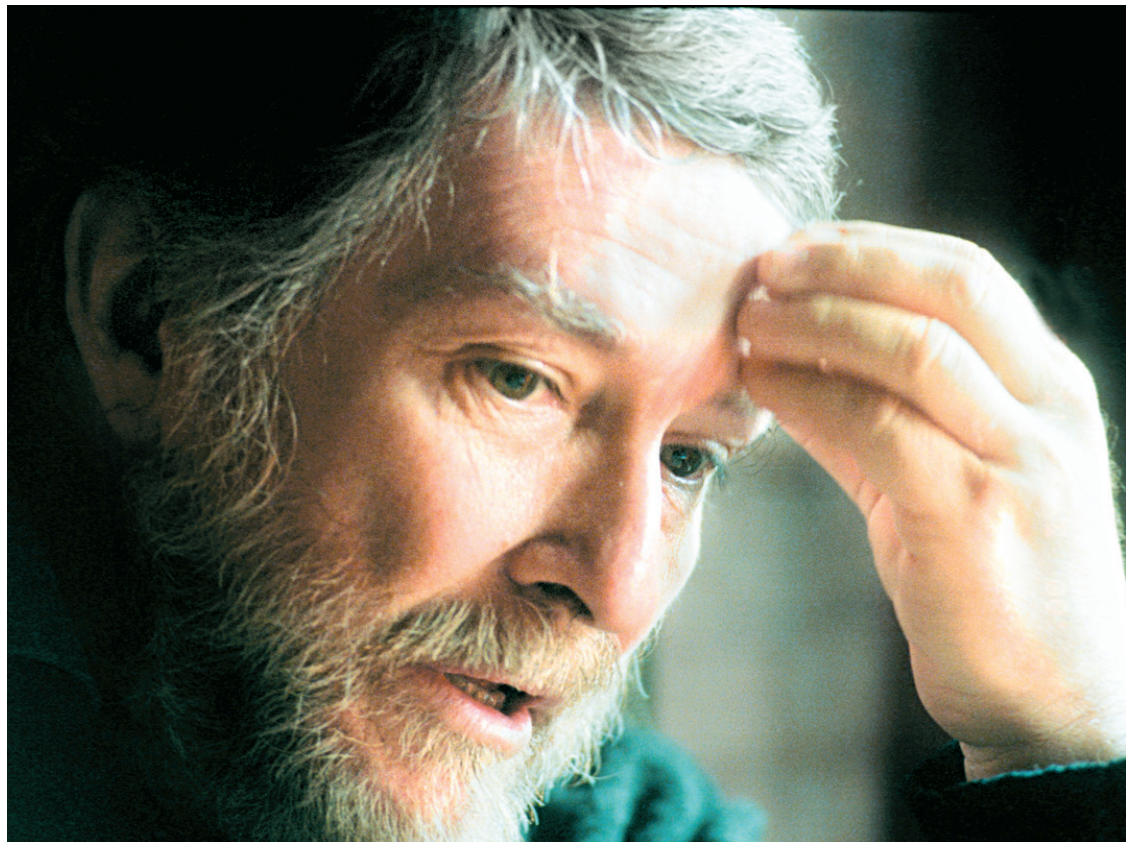
Yannick Casault a 22 ans, il est orphelin. Il travaille comme préposé au déneigement dans un petit village. Il est en fait le seul employé de la municipalité, mis à part la secrétaire. Et il adore le maire, son «boss», à la façon du bon gars dans le célèbre monologue d'Yvon Deschamps.

Tellement bon gars, Yannick Casault, que, lorsque sa tante, prise avec son auto dans une tempête de neige, lui demande de venir la dépanner, il n'hésite pas une seconde, il fonce. Après tout, il est outillé. Il faut dire aussi que la tante Estelle est une beauté, qu'il en rêve la nuit.

N'allez pas croire qu'il s'agit d'une histoire d'inceste. «*Je sais que c'est ma tante et que je ne suis même pas supposé la trouver sexy, parce qu'on est parents. Mais c'est la femme du frère de mon père. Et mon père est mort. Alors, on n'a plus du tout de lien de parenté.*»

Tout un raisonnement, le gars: «*Ça fait qu'il me semble que j'ai le droit de coucher avec elle et d'espérer que c'est ce qu'elle va me proposer quand elle se donne la peine de me téléphoner sur mon cellulaire un mercredi matin.*»

Surprise! Non seulement la tante Estelle ne l'appelle pas pour une partie de jambes en l'air, mais le dépannage de son auto embourbée dans la neige est un faux prétexte. C'est d'un mort, qu'il s'agit. D'un cadavre dont il faut se débarrasser.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'écrivain François Barcelo, pince-sans-rire formidable, vient de faire paraître un doublé.

Il y en aura un deuxième, puis un troisième. Ainsi de suite. Pas le temps de réfléchir, il faut agir. Heureusement, il neige, rien n'y paraît dans la benne du camion de déneigement de la municipalité. Jusqu'à ce que...

Pauvre Yannick Casault! Difficile de trouver plus malchanceux que lui. «*Rien à faire. Je suis obligé d'admettre que ce jour-là est vraiment le pire de toute ma vie, même si j'ai commencé à m'en douter il y a plusieurs heures.*»

Absurde, complètement absurde, comme situation. Tout cela sur fond de questionnement sur la quête des origines. On se croirait dans un vaudeville. Le héros est-il vraiment orphelin? Sa tante est-elle bien sa tante? Son père, tué lors d'un hold-up par son propre frère agent de police, était-il bien son père?

Tout cela sur fond de cochonnetés, aussi. Et de gros mots, de langue crue. On n'est pas loin du burlesque. On est dans une fresque décalée, noi-

re au possible, mais où la légèreté domine malgré tout.

*Le seul défaut de la neige* ressemble à un petit livre écrit par-dessus la jambe, tout comme *Fantasia chez les Plouffe*. Il n'en est rien, pourtant. François Barcelo tient de l'illusionniste. Il nous fait croire à la simplicité de son écriture alors que, dans les faits, il maîtrise tout à fait son art. L'art de ne pas se prendre au sérieux.

## FANTASIA CHEZ LES PLOUFFE

François Barcelo  
Éditions La Branche, coll. «Suite noire»  
Paris, 2010, 96 pages

## LE SEUL DÉFAUT DE LA NEIGE

François Barcelo  
XYZ éditeur, coll. «Kompak»  
Montréal, 2010, 146 pages

## FOLCO

SUITE DE LA PAGE E 1

dans une famille déjà éprouvée par le décès de trois enfants. La vie dans une province reculée de l'empire austro-hongrois marquée par la pauvreté, la xénophobie et les mariages consanguins. La formation du jeune rêveur, épris d'art et d'opéra. Les tribulations, bourrées d'essais, d'erreurs et d'échecs, de l'adolescent et du jeune adulte, exilé minable dans la Vienne antisémite et cosmopolite.

Michel Folco insère ses propres délicieux et très divertissants délires dans les interstices de la réalité. Du fait bien connu de la fréquentation conjointe de la Realshule de Linz par Adolf Hitler et Ludwig Wittgenstein en 1903-1904, il tire un chapitre audacieux où le futur philosophe bégayant raconte des blagues (des jeux de langage rigolos) et fait la leçon sur diverses choses au futur führer. Leur relation n'a rien d'hostile et ne déclenche pas plus de délire antisémite chez le jeune Hitler que l'échec du traitement du cancer de sa mère par le D<sup>r</sup> Bloch, comme le veut une certaine historiographie naïve.

Ceci n'explique donc pas cela. Contrairement à d'autres biographes de ce personnage central du XX<sup>e</sup> siècle, Michel Folco ne fournit aucune clé simple pour expliquer sa déri-

ve ver le mal. Un exergue de la page 200 résume très bien cette perspective: «*Se lancer dans la tentative de comprendre Hitler, dit la citation du journaliste Ron Rosenbaum (Pourquoi Hitler?), de comprendre tous les processus qui ont transformé cet enfant innocent en un tueur féroce, c'est courir le risque de rendre ses crimes incompréhensibles, et par conséquent, admettre la possibilité illicite d'avoir à lui pardonner. Comprendre c'est pardonner, dit l'adage.*»

## Un courant fictionnel contemporain

Rien dans ce livre n'explique comment et pourquoi Adolf va ensuite devenir Hitler. En même temps, les 350 pages ne font qu'osciller autour des bonnes questions et des intuitions les plus éclairantes. Dans sa propre recension de l'ouvrage, le magazine *Lire* osait récemment un parallèle flatteur avec l'exploration des racines du mal nazi proposée par *Das Weisse Band (Le Ruban blanc)*, l'austère et très magnifique film de l'Autrichien Michael Haneke.

Sans aller jusque-là, on peut au moins noter que la bravade littéraire de Michel Folco s'inscrit dans le courant fictionnel contemporain engendrant des personnages nazis, sinon plus subtils, en tout cas moins caricaturés. La série po-

licière de Philip Kerr autour du personnage de Bernhard Gunther épouse cette tendance, comme le récent film *Le Liseur* ou le livre *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell. On pourrait ajouter les travaux d'historiens qui ont mis en évidence «*les bourreaux volontaires de Hitler*» (David Jonah Goldhagen). Avec ces différentes perspectives moins manichéennes, de la nazisme et surtout la Shoah ne découlent plus seulement du délire d'un homme: cette idéologie politique et cette pratique génocidaire deviennent l'œuvre collective de millions de personnes décidées à s'impliquer à fond jusqu'aux pires extrémités. «*Ce qui a été conçu et perpétré par des hommes peut être compris par des hommes*», résume l'essayiste français Dominique Vidal.

## Humain trop inhumain

Voici donc le portrait d'un homme humain trop inhumain. Le fil rouge de l'étrange et très déstabilisante proposition romanesque de Michel Folco s'organise finalement autour de la banalité du mal, selon l'éclatée mais très heuristique formule arendtienne. Cet Adolf enfant et adolescent n'est pas un monstre antisémite, ni un fou enfiévré de nationalisme, ni un va-en-guerre assoiffé de mort et de sang. Il pique bien quelques colères et déteste par-

ticulièrement l'injustice quand elle le contrarie personnellement, exactement comme Charlemagne, son aïeul uchronique. Seulement, à ce stade de sa vie, Herr Hitler semble bien moins détestable que beaucoup d'autres infernaux animaux humains qui l'entourent.

«*L'homme est mauvais depuis toujours... La femme aussi d'ailleurs*», dit un autre exergue, placé en ouverture de cette vie parallèle d'un artiste chagrin et très désenchanté. Avec cette idée générale, par contre, Michel Folco se trouve exactement où on l'attend...

Le Devoir

## LA JEUNESSE MÉLANCOLIQUE ET TRÈS DÉSABUSÉE D'ADOLF HITLER

Michel Folco  
Stock  
Paris, 2010, 350 pages

## ROMAN AMÉRICAIN

## Attraction fatale

NAÏM KATTAN

Ce roman autobiographique, dont on a inexplorablement gardé le titre anglais, fut un succès de librairie aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

Kerry Cohen fait le récit de son adolescence dans diverses villes américaines. De parents divorcés, elle vit avec son père et sa nouvelle compagne et découvre le sexe à douze ans. Elle se rend compte que, grâce à son attrait physique, elle peut attirer les hommes. Au cours de ses années de collège et d'université, elle en connaît plusieurs dizaines.

Pour elle, faire l'amour n'a pas plus d'importance que prendre un café, et il lui arrive de ne pas connaître les prénoms de ses partenaires. En

dépît de sa dépendance au sexe, elle cherche l'amour. La succession de ses rencontres et de ses refuges immédiats au lit finit par la lasser et elle transmet cette lassitude au lecteur.

Est-ce typique d'une génération où la famille recomposée devient la norme et où le sexe est profondément banalisé ou est-ce un cas singulier? Kerry Cohen ne fournit pas de réponse.

Collaborateur du Devoir

## LOOSE GIRL. ATTRACTION FATALE

Kerry Cohen  
Traduit de l'anglais par Adèle David  
Talents Publishing  
Marne-la-Vallée, 2010, 239 pages

En collaboration avec

LE DEVOIR

FESTIVAL CLASSIQUE DES HAUTES-LAURENTIDES

Concours organisé par

## À GAGNER, un des 5 forfaits VIP comprenant :

- une paire de billets avec places réservées
- l'hébergement pour une nuit
- le souper d'une valeur de 80 \$ et le petit déjeuner

Forfait 1 : Concert de la pianiste italienne Cristina Altamura  
Le 16 juillet



Forfait 2 : Concert Beatles Baroque  
Le 17 juillet



Forfait 3 : Concert de l'Orchestre baroque de Cleveland  
Le 23 juillet



Forfait 4 : Concert Gino Quilico Opéra plus  
Le 24 juillet



Forfait 5 : Concert de la chanteuse Marie-Josée Lord  
Le 21 août



Pour participer, inscrivez-vous sur [www.concertshauts-laurentides.com](http://www.concertshauts-laurentides.com)

Ce concours est ouvert jusqu'au 3 juillet 2010 inclusivement. Un tirage au sort sera effectué et les gagnants seront contactés par téléphone.



FRANCESCA MANTOVANI

L'énigmatique Michel Folco est de retour.

## LIVRES

ESSAIS

## Passer Freud à tabac



LOUIS CORNELLIER

Philosophe travailleur, audacieux et effronté, Michel Onfray anime l'univers philosophique contemporain avec énergie, mais il ne brille pas toujours par sa rigueur et profère parfois des énormités. Freud, quant à lui, est certes une grande figure de l'histoire occidentale des idées, un penseur génial, mais son œuvre contient néanmoins des éléments très contestables. Il est donc parfaitement légitime de soumettre le second à une critique, mais encore faut-il que cette dernière se fasse dans les règles de l'art.

Est-ce le cas de celle qu'Onfray réserve à Freud dans *Le Crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*? Oui, mais seulement dans une certaine mesure. Ce gros ouvrage, qui a déclenché une furieuse polémique en France, adopte une perspective pamphlétaire, avec les qualités et les défauts que cela entraîne. Nerveux, musclé, il se lit agréablement et pointe de réelles failles dans l'édifice freudien, mais la mauvaise foi qui l'anime ne va pas sans jugements injustes.

Que reproche, au juste, Onfray à Freud? D'être un «*emprunteur opportuniste*» qui ne reconnaît pas ses influences (Schopenhauer et Nietzsche), de rechercher la gloire et la fortune à tout prix, d'être un mauvais médecin qui n'aime pas ses malades, ne les guérit pas et les fait payer trop cher, d'être menteur quant à ses succès thérapeutiques, de s'adonner à l'occultisme, de gérer l'univers psychanalytique naissant comme une secte, de mépriser les pauvres, d'être conservateur sur le plan de la morale sexuelle (masturbation, homosexualité), de n'avoir pas ouvertement dénoncé le nazisme et d'avoir même été complaisant envers les fascismes autrichien et italien.

Aux disciples de Freud, Onfray reproche leur esprit de caste et leur volonté de cacher les dérapages de leur maître, en refusant de reconnaître tout ce qui précède, de même que sa relation adultérine avec sa belle-sœur et son comportement douteux avec sa fille Anna, qu'il a lui-même analysée. Les lecteurs jugeront de la valeur, inégale, de chacun de ces reproches.

## Loin de la science

La principale critique formulée par Onfray, toutefois, concerne l'ensemble de l'œuvre et se résume ainsi: Freud n'est pas un scientifique et la psychanalyse n'a rien d'une science. La méthode de Freud, au fond, a consisté à «*extrapoler à partir de son cas particulier une doctrine à prétention universelle*», à «*prendre son cas pour une généralité*». Le complexe d'Édipe, par exemple, s'applique au cas particulier de Freud (fasciné par sa mère et détestant son père) et non à l'ensemble de l'humanité. Aussi, et telle est la thèse principale d'Onfray, «*la psychanalyse, c'est la philosophie de Freud et non une doctrine scientifique universellement valable*», c'est une «*psychologie littéraire issue d'une autobiographie avec des notions créées sur mesure pour lui-même, extrapolées ensuite à la totalité de l'humanité*».

Cette critique principale est ambiguë. Que la psychanalyse ne soit pas une science au sens propre du terme, nous sommes nombreux à le reconnaître sans peine. A cet égard, la démonstration d'Onfray est solide. Cela signifie-t-il, pour autant, qu'elle se résume à «*une aventure existentielle autobiographique, strictement personnelle: un mode d'emploi à usage unique, une formule ontologique pour vivre avec les nombreux tourments de son être*» qui ne seraient bons que pour Freud seul?

## Individualisme

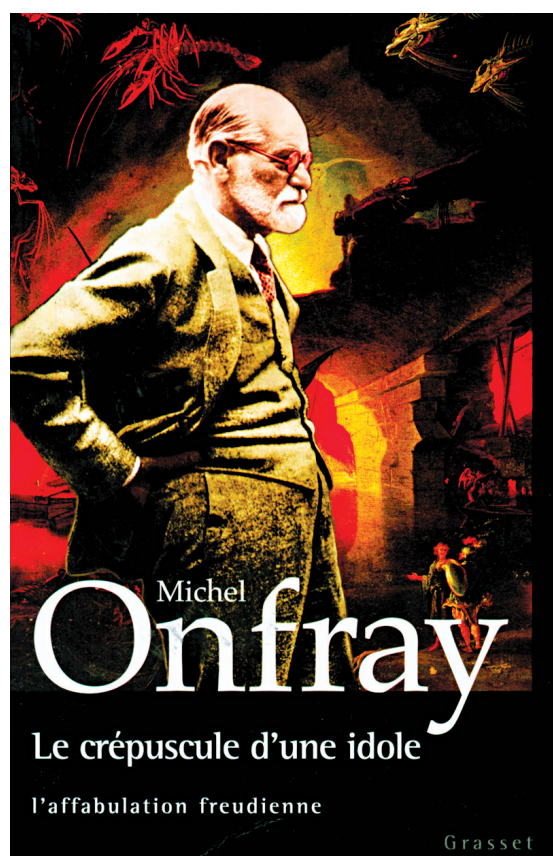
Onfray lui-même, il faut le rappeler, adhère à cette idée nietzschéenne selon laquelle toute philosophie est l'expression d'un parcours existentiel individuel. Aussi, comment peut-il blâmer Freud de correspondre à ce modèle, à la manière de tous les philosophes? Onfray, en fait, reproche

à Freud de dénier ce statut à son œuvre. Le problème, pour lui, n'est pas que la philosophie de Freud se résume à une aventure personnelle, mais que son auteur tente de la faire passer pour autre chose, c'est-à-dire une science, ce qu'elle n'est clairement pas.

Onfray, à cet égard, frappe fort et juste, mais c'est pour en tirer une conclusion indéfendable. La psychanalyse, puisqu'elle serait une philosophie ou un art de l'interprétation plutôt qu'une science, perdrait toute valeur universelle? Ce serait dire que tout ce qu'écrit Nietzsche ne vaut que pour Nietzsche et qu'il en irait ainsi pour tous les écrivains et philosophes, même les plus grands. L'universel, pourtant, on le sait bien, ne s'atteint pas que par la science. Si ce que raconte Onfray, par exemple, est «*un mode d'emploi à usage unique*», pourquoi publier-il des livres? La vie de Freud a certes influencé son œuvre, mais cela ne signifie pas qu'il n'y a que Freud qui a eu un inconscient habité par le désir!

Un autre irritant de cet ouvrage est l'usage que fait Onfray de la correspondance privée de Freud. Dans cette dernière, le médecin viennois se laisse aller et avance toutes sortes d'hypothèses farfelues. Est-il menteur parce qu'il ne reprend pas toutes ces affirmations dans son œuvre officielle? Bien sûr que non. Onfray reprend-il dans ses livres tout ce qu'il raconte à ses intimes au téléphone ou par courriel? Freud, de toute évidence, était fasciné par l'occultisme. Le fait qu'il ait choisi de ne pas trop aller sur ce terrain dans son œuvre officielle n'indique pas tant qu'il cachait des choses, mais témoigne plutôt d'une saine réserve quant à la valeur de cet univers. Onfray a toutefois raison de souligner que Freud a souvent manqué de cette saine réserve, notamment dans ses diagnostics.

Les meilleurs pamphlets contre les grandes figures de l'histoire des idées ont ceci de bon qu'ils ramènent ces maîtres anciens dans l'actualité, nous forcent à des réévaluations de ce qu'Onfray appelle nos «*cartes postales*» philosophiques et réveillent souvent les disciples endormis de ces maîtres anciens. *Le Crépuscu-*



*Le crépuscule d'une idole*, en ce sens, est le bienvenu, comme l'avait été, en 2004, un pamphlet du même titre paru au Québec (Liber), mais dirigé contre Nietzsche et signé par le regretté Laurent-Michel Vacher.

louisco@sympatico.ca

## LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE

L'AFFABULATION FREUDIENNE

Michel Onfray

Grasset

Paris, 2010, 624 pages

ROMAN HISTORIQUE

## Napoléon en Amérique

Qu'aurait été l'existence de Napoléon s'il avait pu traverser l'Atlantique, débarquer à New York et s'installer au New Jersey comme son frère Joseph?

CHRISTIAN DESMEULES

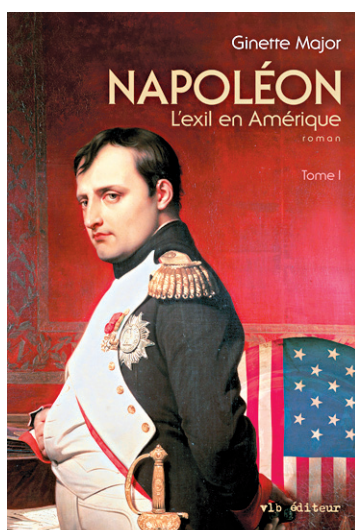
Celui qui avait été le maître de l'Europe ne pouvait pas vraiment envisager, à 45 ans, de terminer ses jours sur une île de 224 kilomètres carrés. Après la défaite de Waterloo, l'empereur des Français demande asile à l'Angleterre (dont il était peut-être le plus grand ennemi), qui ne lui laissera toutefois pas mettre le pied sur l'île.

Ginette Major, Montréalaise née en 1938, fonde *Napoléon, l'exil en Amérique*, son premier roman, sur un épisode méconnu et pourtant réel de la vie de Bonaparte. Il avait envisagé de s'exiler aux États-Unis en 1815 en compagnie de son frère Joseph, ex-roi d'Espagne, et de plusieurs réfugiés de l'Empire peu avant son exil forcé à Sainte-Hélène, une petite île perdue

de l'Atlantique Sud. Fêré de science, Bonaparte aurait-il fantasmé à l'idée de parcourir le «*Nouveau Continent*» en habits de naturaliste depuis le Canada jusqu'au cap Horn.

Qu'aurait été l'existence de Napoléon s'il avait pu traverser l'Atlantique, débarquer à New York et s'installer au New Jersey comme son frère Joseph? *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, rédigé par le comte de Las Cases au fil de ses conversations avec l'empereur déchu, constitue la principale source de l'auteure. Tout le roman, on le comprend, brode autour de ces éléments de réalité.

Destin révisé d'un grand personnage historique, le roman lève le voile sur la nébuleuse des réfugiés bonapartistes dans le Nouveau Monde. Il s'agit aussi d'un portrait vivant de l'Amérique en ébullition, avec



sa nature encore sauvage et ses grands espaces, les jeux de coulisses de la politique américaine et des échos du débat déchirant sur l'esclavagisme.

Le mérite principal de l'au-

teure est d'avoir su éviter plusieurs des pièges habituels du roman historique, à commencer par celui du didactisme. Grâce à un habile dosage de rappels et d'anticipation, il n'est nul besoin de bien connaître la vie de Napoléon. L'chronique de Ginette Major devrait comporter trois tomes, qui couvriront les années 1815 à 1840 (alors qu'en réalité Bonaparte est mort sur l'île de Sainte-Hélène en 1821).

Collaborateur du Devoir

## NAPOLÉON,

L'EXIL EN AMÉRIQUE

TOME 1: LE COLONEL

MUIRON

Ginette Major

Vlb éditeur

Montréal, 2010, 334 pages

LITTERES FRANCOPHONES

## Plaidoyer pour la littérature

LISE GAUVIN

Ce deuxième ouvrage dirigé par Michel LeBris et Jean Rouaud se présente comme une suite à *Pour une littérature-monde*, collectif publié en 2007 qui reprenait, en le développant, le thème déjà inscrit dans le manifeste *Pour une littérature-monde en français*, signé par 45 écrivains (*Le Monde*, 24 mars 2007).

Dès l'avant-propos, les directeurs font allusion à des colloques organisés autour de l'ouvrage et en concluent que celui-ci, «*par son écho, a contribué à faire évoluer notre perception d'une littérature de langue française outrepassant les limites de l'Hexagone*». On oublie toutefois de dire que, parmi les échos suscités par cette publication, il y a eu surtout plusieurs critiques mettant en évidence les contradictions du manifeste et interrogeant la conception franco-centriste de la francophonie qui y était véhiculée. Tel a été le cas, notamment, des prises de position des intervenants lors du colloque organisé par l'Académie des lettres du Québec, en octobre 2008, portant sur «*les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*» (Hurtubise, 2010).

Le nouvel ouvrage est né d'un désir d'intervention dans le débat français actuel sur l'identité nationale. Y collaborent une vingtaine d'écrivains francographes d'origines diverses. À l'exception du romancier suisse Yves Laplace, tous résident ou

ont résidé plusieurs années en France. L'ensemble se lit comme une suite de témoignages d'auteurs déclinant leur appartenance et s'élevant contre toute tentative de «*définition*» identitaire.

L'identité, selon Ananda Devi, d'origine mauricienne, «*n'est pas un état fixe et permanent. C'est un concept fluctuant en constante mutation*». D'autres, comme l'historien Pascal Blanchard, proposent une réflexion plus théorique sur la crise qui agite la France et la guerre des mémoires qui s'y joue. Quant à Juan Goytisolo, dans un texte traduit de l'espagnol — le seul qui n'est pas écrit directement en français —, il met en garde contre les «*ghettos ethniques*» qu'engendre le multiculturalisme.

On retient surtout de ce collectif le vibrant plaidoyer de Michel LeBris, qui affirme que le «*Je est un autre*» de Rimbaud est emblématique, non seulement de la modernité, mais de la littérature tout entière. Car la poésie, comme le roman, ne saurait se concevoir sans cette ouverture à la diversité, sans cette exploration de l'étrangeté en soi et hors de soi. Ainsi le littéraire rejoint-il le politique, au plus haut niveau.

Collaboratrice du Devoir

## JE EST UN AUTRE

POUR UNE IDENTITÉ-RELATION

Michel LeBris et Jean Rouaud

Gallimard

Paris, 2010, 217 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Fascinant coquillage

Heureuse réédition d'un recueil de contes d'Anthony Phelps

SUZANNE GIGUÈRE

Et moi je suis une île, un recueil de contes paru chez Leméac en 1973, aujourd'hui réédité dans la collection «*Bibliothèque québécoise*», s'offre comme un beau et fascinant coquillage soufflant ses histoires charmantes à nos oreilles. Véritable enchanteur, Anthony Phelps fait jaillir dès les premiers mots des images fortes de sorte qu'on reste avec la merveille de ces apparitions.

Imaginez l'île de Montréal qui se détache de ses amarres, remonte le fleuve Saint-Laurent, s'engage dans la mer, pique vers le sud et visite Cuba, la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Trinidad. Quelque chose d'indéfinissable l'attire vers Haïti, sa sœur d'eau salée... Imaginez un petit poisson rouge rêvant de liberté. Il prend son élan,



saute en dehors de son bocal et est emporté à toute vitesse dans le conduit d'un évier, avec des bulles de savon, des feuilles sèches, des bouts de ficelle... Imaginez une poupée blonde qui, à l'occasion d'un hold-up, s'enfuit de la vitrine

où elle est exposée. Heureuse de marcher dans les rues, de respirer l'air et de connaître la vie des hommes... Imaginez enfin la roue avant gauche d'un vieux tacot qui se détache et prend le large. Elle roule, bondit, roule encore, et soudain, elle ressent une brûlure. Une couche d'asphalte brûlant vient d'être posée...

## Que du bonheur!

On tombe sous le charme de ces histoires cocasses, émouvantes, où tout est calibré pour nous tenir en haleine, nous étonner, nous distraire ou nous faire rêver. Si l'auteur agite ses personnages-objets comme des marionnettes prises de frénésie, c'est pour, en sourdine, articuler un discours qui cache bien des profondeurs. C'est probablement un des points forts de ce recueil. Les contes sont autant de variations sur la liberté,

l'amitié, l'amour qui suffit à sauver ces enfants perdus qui jouent trop près de la falaise, la solitude, la souffrance, la laideur et l'exil, un état qui ne finit jamais.

Et moi je suis une île apporte énormément de bonheur, oui, du bonheur, c'est le mot qui caractérise le mieux cette sensation qui nous envahit lorsqu'on feuillette les pages de ce petit recueil qui éveille assez d'échos pour que ne s'évapore à la deuxième lecture l'intérêt suscité. L'ensemble est illustré d'une très jolie aquarelle aux couleurs de l'arc-en-ciel (Philippe Dodard) pleine de fraîcheur et de poésie, à l'image du texte.

Collaboratrice du Devoir

## ET MOI JE SUIS UNE ÎLE

Anthony Phelps

Bibliothèque québécoise

Montréal, 2010, 80 pages

**POUR PARTIR OU RÊVER**

Valérie Harvey  
*Passion Japon*

Très accessible, *Passion Japon* tient à la fois du carnet de voyage et de l'essai. Les arts, la gastronomie, les vêtements, les religions, la langue, les relations avec les Japonais, les villes ou les temples à visiter n'échappent pas au regard aimant et curieux de l'auteure, dont le style est imprégné de la sobriété propre à la culture japonaise.

190 PAGES, 19,95 \$, ISBN 978-2-89448-618-4

Essayez le feuilletage en ligne CODE: 2963

SEPTENTRION.Q.C.A  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES